



Cours 4 : L'existentialisme

L'existence précède l'essence ». J.P.Sartre

Lecture obligatoire : Jean-Paul Sartre, *Huis-clos*, Éditeur : Nfr gallimard

Introduction :

L'existentialisme a connu une vogue sans précédent durant le deuxième tiers du vingtième siècle. De nombreux artistes et intellectuels ont développé un style de pensée et une manière de vivre qui ont largement débordé les frontières de l'Occident. Quelques philosophes occupent l'avant-scène de ce mouvement, parmi lesquels Jean-Paul Sartre(1905-1980) , sans doute le plus célèbre de tous. Avant de proposer une définition de l'existentialisme, je vais essayer de vous retracer les origines du mouvement.

1-Les origines de l'existentialisme :

Apparu il y a tout près d'un siècle, le mouvement existentialiste a cependant des racines anciennes. Selon certains penseurs contemporains, on peut déjà trouver quelque chose d'existentialiste dans l'attitude intellectuelle de Socrate. L'idée d'existence, qui a évidemment servi à forger le nom du mouvement, occupe une place importante dans l'œuvre de plusieurs philosophes anciens. Notamment Platon,

Aristote et Augustin d'Hippone. René Descartes, Emmanuel Kant et Hegel sont les penseurs modernes qui ont accordé le plus d'importance à ce concept d'existence.

Cependant, Sören Kierkegaard (1813-1855) et Friedrich Nietzsche (1844-1900) ont davantage influencé le développement du mouvement existentialiste. En fait, Kierkegaard est généralement présenté comme le premier penseur véritablement existentialiste. Ce philosophe danois s'intéressait surtout au fait que toute existence humaine est inévitablement souffrante.

2-Définition générale

D'un point de vue philosophique, le mouvement existentialiste ne se caractérise pas par une très grande unité. Il est difficile de préciser d'une manière incontestable les caractéristiques d'une philosophie existentialiste. Pourtant, les penseurs existentialistes s'accordent généralement sur un certain nombre d'idées. Avant de désigner un système philosophique particulier, on utilise le mot existentialisme pour parler d'une manière d'aborder la réflexion et le questionnement philosophiques qui s'enracine dans l'existence concrète.

Selon les existentialistes, notre existence semble indéfinissable, le monde dans lequel on vit est absurde et n'offre à l'humain aucune valeur supérieure. Dans l'ensemble, à l'intérieur du mouvement existentialiste, on considère que l'existence humaine a un caractère paradoxal, voire contradictoire et contingent. C'est dans ce contexte qu'ils s'interrogent habituellement sur notre liberté, sur notre responsabilité et sur un possible bonheur.

En un sens strict, les grandes figures de l'existentialisme sont Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty et Karl Jaspers. Cependant, Albert Camus, Gabriel Marcel, Emmanuel Mounier et bien d'autres ont également participé à l'essor de cette pensée. Depuis 1960 environ, plusieurs mouvements philosophiques se sont érigés en s'opposant à l'existentialisme.

Incarné principalement par le théâtre et le roman philosophiques, il est représenté par l'interrogation du sens de la vie et les thèmes tels que l'engagement, l'absurde, le mal et la mauvaise foi.

La philosophie existentialiste a dominé la philosophie française.

L'existentialisme a deux formes différentes et de multiples origines parce que la littérature va jouer un rôle très important, penser la condition humaine :

Søren Kierkegaard, écrivain, théologien protestant et philosophe danois, dont l'œuvre est considérée comme une première forme de l'existentialisme, nous sépare d'abord du monde et il met en doute toute communication avec l'autre moi. Gabriel Marcel fait de la communication profonde des « moi » l'essence de la méditation à laquelle, il nous convint. Maurice Merleau-Ponty enracine conformément à la tendance de toutes nos activités dans la perception (*Cf Phénoménologie de la perception*).

Courant philosophique du XXe siècle qui affirme que l'homme est libre, qu'il n'est pas déterminé (=limité par une divinité). C'est ce qu'il fait, ce qu'il choisit, qui le fait devenir ce qu'il est. (L'existentialisme dit que la nature humaine est un concept inexistant.)

D'après la tête intellectuelle du mouvement, Jean Paul Sartre, **l'homme doit trouver en lui ses propres valeurs et il doit décider par lui-même les actes qu'il commettra**. Cela veut dire que cette conception est la prise de conscience que l'homme doit prendre sur lui-même ses valeurs et son existence.

Dans *L'existentialisme est un humanisme*, Sartre affirme notamment :

L'existentialisme athée, qu'il représente, est plus cohérent. **Il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept... cet être, c'est l'homme**. Qu'est-ce que signifie ici que **l'existence précède l'essence** ?

«Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se projette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir.

L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur; rien n'existe préalablement à ce projet; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être.»(Sartre, 1946, p.29-30)

«L'existence précède l'essence» (Sartre, 1946,p.29), par cette formule Sartre exprime sa conviction fondamentale «**que l'humain est libre**».(Sartre, 1946, p.30).

Gabriel Honoré Marcel et J. P. Sartre ont simultanément exposé leurs pensées dans des œuvres sinon systématiques du moins théoriques et dans des drames. Les héros du *Palais du Sable*, de Maurice Merleau-Ponty, incarnent de façon dramatique les relations de l'intérieur entre la transcendance et l'immanence ; Sartre opère différemment : il part plutôt de sa pensée philosophique pour constituer ses drames, point commun de la pensée philosophique et dramatique.

La pensée de l'existentialisme est arrivée en France par l'intermédiaire de quelques penseurs allemands, citons le seul grand livre de l'existentialisme français *L'Être et le Néant* de Sartre, pensée dominée aussi bien par Kierkegaard et Edmund Husserl. que par Heidegger et Hegel : dans son autre grand livre *Critique de la raison dialectique*, Sartre met au premier plan l'influence de Martin Heidegger alors qu'avant c'était plutôt à Hegel de la *Phénoménologie de l'esprit* qu'il semblait se rattacher. Mais, il est loin d'accepter l'ensemble de la dialectique hégélienne. La pensée de Sartre s'articule sur la diptyque de l'échec et de la mort ; tels qu'il se présentent chez Sartre, l'existentialisme français prend un aspect de pessimisme.

Quand Sartre s'exprime dans ses drames, cet aspect de pessimisme vient au premier plan comme en témoigne la formule célèbre : « *L'enfer, c'est les autres* » dans *Huis-clos* où la formule de *L'Être et le Néant*, « *L'homme est condamné à être libre* ».

Les origines historiques et sociologiques de ce pessimisme sont-elles à chercher dans l'histoire de la deuxième guerre mondiale. Sartre déclare impossible l'union de l'en-soi et du **Pour-soi** : l'en-soi de Sartre est opacité plutôt implicite comme chez Hegel. En déclarant l'impossibilité de l'union entre les deux ; entre l'en-soi et le pour-soi, il y a ; à la fois des oppositions et des communications. Une des questions fondamentales sera de savoir ce qu'il vient d'abord si c'est l'en-soi ou si c'est le pour-soi ; si c'est pour-soi, nous sommes dans l'idéalisme, si c'est l'en-soi, nous sommes dans le réalisme.

L'en-soi, c'est ce qui existe indépendamment du contenu de l'esprit où chez Kant, indépendamment de l'apparence, de la connaissance humaine. Dans l'existentialisme, c'est le mode d'être de ce qui n'est pas conscient.

Le pour-soi se dit de la manière d'être, d'exister, de l'être conscient. L'existentialisme pourrait-être caractérisé comme : « *Une réaction de la philosophie de l'homme contre l'excès de la philosophie des idées et de la philosophie des choses* », Emmanuel Mounier, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, Collection Idées, 1962, p. 9.

Explication de la citation :

Cela signifie que l'homme existe d'abord, puis sa rencontre, surgit dans le monde et qui se définit après. L'homme est un projet (l'être et le néant : qui est toujours entraîné de ce faire.

Ce qui détermine ce projet par les actes que nous faisons. Ceci nous conduit donc au deuxième principe des existentialistes (la liberté) étant donné que l'homme se fait lui-même, il est liberté d'être ce qu'il a choisi de faire.

2^{ème} schéma :

La présentation de l'homme chez les existentialistes Sartre voit que l'homme se divise en 3 êtres :

- 1- Il est en soi : de ce qu'il existe, cet être nous conduit l'ETRE.
- 2- Pour soi : c'est l'homme qu'il est dans sa première étape conduit vers le néant.
- 3- Pour les autres : c'est l'homme qui assume son être dans une collectivité et qu'est fait en sorte qu'il assume ses responsabilités sociales.

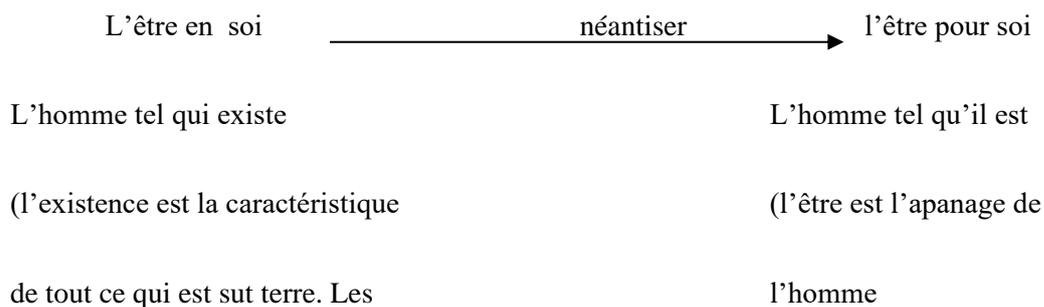
Le tragique de l'homme est qu'étant condamné à être libre, il est inévitablement condamné à assumer ses choix (choix qu'ils ont l'idée à se définir lui-même). Mais ayant une liberté collective l'homme est condamné à assumer le choix des autres.

Les principes fondamentaux de la philosophie sartrienne

- 1 - L'homme est condamné à être libre
- 2 - Il existe une destruction entre l'homme tel qu'il existe et l'homme tel qu'il est.

Exemple – L'homme est condamné à être responsable de lui-même et des autres.

- 3 – L'homme qui refuse sa responsabilité est de « mauvaise foi ».
- 4 – L'homme est condamné par le rapport qu'il entretient avec les autres.
- 5 – Par ses choix l'homme est responsable devant l'histoire.

Schéma :1

choses les animaux, les hommes existent)

l'être=prise de conscience

liberté et la responsabilité)

Remarque :

L'existence humaine est un projet toujours réactualisé. Pour devenir pour-soi l'homme à besoin d'animation son « en-soi ».

L'existence humaine est un va et viens entre un néant et un être.

Nous sommes libre (d'après Sartre) le fait de choisir le bien ou le mal. L'absurde c'est la difficulté de faire la différence entre le bien et le mal. Dans notre projet de néantisation l'homme est totalement libre.

3-Thématiques :

Depuis Platon, la plupart des philosophes soutenaient que le bien moral est le même pour tous.

Au XIXe siècle, le philosophe danois Kierkegaard, affirme que l'homme ne peut trouver le sens de sa vie qu'à travers la découverte de sa propre et unique vocation.

S'opposant à la conception traditionnelle du choix moral qui implique de juger objectivement du bien et du mal, les existentialistes n'admettent pas qu'il existe une base objective et rationnelle aux décisions morales.

Les existentialistes accordent une importance capitale à l'engagement personnel dans la recherche du bien et de la vérité.

Les existentialistes considèrent que les êtres humains ne sont pas programmés par nature ou par essence à la façon des animaux ou des plantes.

L'homme surgit dans le monde comme pure contingence, il existe avant de se définir; on ne peut le déduire d'une réalité préexistante; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait l'homme se définit par ses actes.

L'homme est condamné à donner un sens à sa vie, sinon il reste inutile; de là aussi son expérience fondamentale, «purificatrice» celle de l'absurde.

Ils font de la liberté de choix le trait distinctif de l'humanité. Par ses choix, chaque être humain crée sa propre nature.

Il n'existe aucune direction pour nous guider, aussi le choix est central dans l'existence humaine; même le refus du choix est un choix.

La liberté de choix implique engagement et responsabilité. Parce qu'il est libre de choisir sa propre voie, l'homme doit accepter le risque et la responsabilité inhérents à son engagement, quelle qu'en soit l'issue.

Refus du concept freudien d'inconscient, remplacé par la notion de « mauvaise foi » : l'inconscient ne saurait amoindrir l'absolue liberté de l'Homme.

L'homme est libre, il n'y a ni le Bien, ni le Mal, parce qu'on ne peut choisir pour soi que le Bien. Le seul jugement qui puisse être porté sur les actes humains ne concerne pas leur valeur, mais leur authenticité; invoquer une morale préétablie, en appeler aux opinions des autres ou à celle que nous nous faisons sur nous-mêmes, n'est que la «mauvaise foi».

4) Existentialisme et littérature :

Les romans de l'écrivain Franz Kafka, tels que le *Procès* (1925) et le *Château* (1926) mettent en scène des individus isolés, luttant seuls contre une bureaucratie insaisissable et menaçante.

L'oeuvre de Jean-Paul Sartre montre un homme qui se sent étranger, de trop par rapport à un monde sans sens ce qui crée un sentiment de désespoir, d'ennui et d'absurdité.

L'œuvre d'Albert Camus est associée à l'existentialisme en raison des grands thèmes abordés par l'existentialisme, comme celui de l'apparente absurdité et la futilité de la vie, de l'indifférence de l'Univers et de la nécessité de l'engagement en faveur d'une cause juste.

L'existentialisme selon Jean-Paul Sartre

-

Figure de proue du courant de pensée existentialiste, Jean-Paul Sartre a fourni un effort considérable en vue de définir précisément son concept fondateur. Dans un premier temps, la pensée sartrienne s'est définie en s'opposant aux deux grands courants traditionnels, soit le matérialisme et l'idéalisme. En s'inspirant tout d'abord de la phénoménologie puis du marxisme, Sartre a développé une pensée réaliste.

Dans l'opuscule *L'existentialisme est un humanisme*, Sartre déclare que pour la pensée existentialiste toute vérité et toute action impliquent un milieu humain et une subjectivité humaine. Cela veut dire que tous les aspects de cette doctrine se rapportent à l'être humain et à sa faculté de prendre conscience de sa situation.

L'en-soi et le pour-soi

On trouve le premier fondement original de l'existentialisme sartrien dans la distinction entre l'être en-soi et l'être pour-soi. Ainsi, l'en-soi et le pour-soi s'opposent.

L'en-soi est la caractéristique de toute chose, de toute réalité extérieure à la conscience. Le concept d'en-soi désigne ce qui est totalement soumis à la

contingence, c'est-à-dire tout ce qui est sans liberté et ce qui n'entretient aucun rapport à soi. L'existence de tout en-soi est passive en ce sens que, par exemple, un vélo ne peut décider d'être autre chose qu'un vélo. Un sapin n'exige jamais de son jardinier préféré une taille en forme d'ourson parce qu'il deviendrait sentimental. Sans conscience, le sapin demeure toujours égal à lui-même. Ce concept d'en-soi se rapporte donc aux choses matérielles parce qu'elles existent indépendamment de toute conscience.

Le pour-soi désigne l'être de l'homme. Pourvu d'une conscience qui fait de lui un être tout à fait particulier, l'être humain se distingue de l'en-soi. Étant donné cette conscience capable de se saisir elle-même, le pour-soi a comme principal attribut une liberté absolue. Cette liberté n'est pas une absence de contingence ou de limites, mais une possibilité infinie de choisir.

Contrairement à l'en-soi qui coïncide toujours avec lui-même, le pour-soi, c'est-à-dire l'être humain, peut faire varier indéfiniment la conscience qu'il a de lui-même. Par exemple, mon vélo n'est, précisément, qu'un vélo. Rien d'autre. Il est absolument incapable de prendre conscience de ce qu'il est et de sa situation. Trop abîmé, il sera devenu un déchet. Ce vélo devenu déchet ne sera rien d'autre qu'un vélo devenu déchet. Tandis que lorsque je conduis ma bicyclette, je suis ce que je ne suis pas. C'est-à-dire que, demeurant un être humain, je suis pourtant devenu cycliste, ce que je n'étais pas à l'origine, et ce que je ne serai plus déjà dans quelques instants. De plus, chevauchant hardiment mon vélo, je puis à tout moment m'imaginer dans une toute autre situation, par exemple je puis d'avance me délecter de la baignade vers laquelle je me dirige.

IV – L'existentialisme sartrien

Les critiques littéraires ont attribué la dénomination d'*existentialisme* à un ensemble d'écrivains et de philosophes entre 1940-1960, en France. Voyons d'abord d'où vient ce mot, de quoi relève-t-il, et quels sont ses traits les plus pertinents.

Définitions de l'existentialisme :

Nous relevons d'abord la définition que donne *Le Dictionnaire du Littéraire* :

«L'existentialisme est un courant de pensée diffus, plutôt qu'une doctrine philosophique unifiée et systématique ; il rassemble des philosophes qui, de Kierkegaard à Sartre, ont en commun de privilégier la description de l'existence humaine, de son sens et de ses possibilités, en refusant le secours des métaphysiques constituées. Vers 1945, l'existentialisme, identifié à Sartre et au groupe des *Temps Modernes*, est devenu aussi mouvement littéraire, en même temps qu'il affirmait avec force la nécessité de l'engagement. »¹

Et aussi celle plus détaillée que donne Sartre dans la revue *Action*, et qui résume le sens de l'*existentialisme*, et son objectif :

« En termes philosophiques tout objet a une essence et une existence. Une essence, c'est-à-dire un ensemble constant de propriétés, une existence, c'est-à-dire une certaine présence effective dans le monde. Beaucoup de personnes croient que l'essence vient d'abord et l'existence ensuite, que les petits pois par exemple, poussent et s'arrondissent conformément à l'idée de petits pois et que les cornichons sont cornichons parce qu'ils participent à l'essence de cornichons... Le XVIII^e siècle tout entier a pensé qu'il y avait une essence commune à tous les hommes, que l'on nommait "nature humaine". L'existentialisme tient au contraire que chez l'homme, et chez l'homme seul, l'existence précède l'essence. Cela signifie simplement que l'homme est (existe) d'abord et qu'ensuite seulement il est *ceci* ou *cela*. En un mot, l'homme doit se créer sa propre essence : c'est en se jetant dans le monde, en y souffrant, en y luttant, qu'il se définit peu à peu. »²

Nous constatons que la première définition met l'accent sur trois points essentiels :

- L'inexistence d'un mouvement unifié et solidaire à cause de l'absence d'une vision centrale unique. En effet l'existentialisme sartrien diffère de celui de Camus ou de Marcel.
- L'existentialisme est d'inspiration allemande.

1 . PUF, 2002, p207.

2 . Jean-Paul Sartre, *Action*, 29 XII 44, in. <http://oncampus.richmond.edu/>

-Sartre est le fondateur en France dans les années 40.

Sémantiquement, l'existentialisme s'intéresse à l'homme en rapport au monde. Sartre³ atteste que l'existence de l'être est première, elle précède l'essence, coupant ainsi les ponts avec les conceptions philosophiques traditionnelles qui avançaient l'inverse. Autrement dit, l'homme a le choix de concevoir sa vie telle qu'il la veut, car son être ou plus exactement l'essence de son être se construit tout au long de son existence. Par conséquent, il ne peut en avoir une signification avant même d'exister, donc son essence vient après. Il explique cela en donnant l'exemple de la carafe d'eau à la conférence intitulée *L'existentialisme est un humanisme*, donnée à Paris, le 29 octobre 1945 : la carafe est d'abord pensée par une personne, puis elle est destinée à une fonction précise, et enfin, elle est construite; donc, elle a une essence avant même d'exister. L'homme au contraire existe d'abord, et construit son essence au fur et à mesure de sa vie

Pour donner des soubassements plus cohérents à sa vision, Sartre nie l'existence de Dieu; car le contraire voudrait dire que l'homme a déjà été pensé, son avenir tracé et son destin établi par un être Suprême; et de ce fait, l'homme serait une essence d'abord. On est en face de l'existentialisme athée. Sartre dit bien que *Dieu, s'il existait, serait, comme l'ont bien vu certains mystiques, en situation par rapport à l'homme*⁴, car Il assistera à sa construction, à travers des obstacles et des situations.

L'existence de Dieu anéantirait aussi un concept clé de la conception sartrienne : La Liberté.

Analyse de texte

La Nausée, extrait

La chose, qui attendait, s'est alertée, elle a fondu sur moi, elle se coule en moi, j'en suis plein. - Ce n'est rien: la Chose, c'est moi. L'existence, libérée, dégagée, reflue sur moi. J'existe.

J'existe. C'est doux, si doux, si lent. Et léger: on dirait que ça tient en l'air tout seul. Ça remue. Ce sont des effleurements partout qui fondent et s'évanouissent. Tout doux, tout doux. Il y a de l'eau mousseuse dans ma bouche. Je l'avale, elle glisse dans ma gorge, elle me caresse - et la voilà qui renaît dans ma bouche, j'ai dans la bouche à perpétuité une petite mare d'eau blanchâtre - discrète - qui frôle ma langue. Et cette mare, c'est encore moi. Et la langue. Et la gorge, c'est moi.

Je vois ma main, qui s'épanouit sur la table. Elle vit - c'est moi. Elle s'ouvre, les doigts se déploient et pointent. Elle est sur le dos. Elle me montre son ventre gras. Elle a l'air d'une bête à la renverse. Les doigts, ce sont les pattes. Je m'amuse à les faire remuer, très vite, comme les pattes d'un crabe qui est tombé sur le dos. Le crabe est mort: les

3 . Voir annexe 02.

4. J-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, p.28.

pattes se recroquevillent, se ramènent sur le ventre de ma main. Je vois les ongles - la seule chose de moi qui ne vit pas. Et encore. Ma main se retourne, s'étale à plat ventre, elle m'offre à présent son dos. Un dos argenté, un peu brillant - on dirait un poisson, s'il n'y avait pas les poils roux à la naissance des phalanges. Je sens ma main. C'est moi, ces deux bêtes qui s'agitent au bout de mes bras. Ma main gratte une de ses pattes, avec l'ongle d'une autre patte; je sens son poids sur la table qui n'est pas moi. C'est long, long, cette impression de poids, ça ne passe pas. Il n'y a pas de raison pour que ça passe. A la longue, c'est intolérable... Je retire ma main, je la mets dans ma poche. Mais je sens tout de suite, à travers l'étoffe, la chaleur de ma cuisse. Aussitôt, je fais sauter ma main de ma poche; je la laisse pendre contre le dossier de la chaise. Maintenant, je sens son poids au bout de mon bras. Elle tire un peu, à peine, mollement, moelleusement, elle existe. Je n'insiste pas: ou que je la mette, elle continuera d'exister et je continuerai de sentir qu'elle existe; je ne peux pas la supprimer, ni supprimer le reste de mon corps, la chaleur humide qui salit ma chemise, ni toute cette graisse chaude qui tourne paresseusement comme si on la remuait à la cuiller, ni toutes les sensations qui se promènent là-dedans, qui vont et viennent, remontent de mon flanc à mon aisselle ou bien qui végètent doucement, du matin jusqu'au soir, dans leur coin habituel.

Je me lève en sursaut: si seulement je pouvais m'arrêter de penser, ça irait déjà mieux. Les pensées, c'est ce qu'il y a de plus fade. Plus fade encore que de la chair. Ça s'étire à n'en plus finir et ça laisse un drôle de goût. Et puis il y a les mots, au-dedans des pensées, les mots inachevés, les ébauches de phrases qui reviennent tout le temps: "Il faut que je fini... J'ex... Mort... M. de Roll est mort... Je ne suis pas... J'ex..." Ça va, ça va... et ça ne finit jamais. C'est pis que le reste parce que je me sens responsable et complice. Par exemple, cette espèce de rumination douloureuse:

j'existe, c'est moi qui l'entretiens. Moi. Le corps, ça vit tout seul, une fois que ça a commencé. Mais la pensée, c'est moi qui la continue, qui la déroule. J'existe. Je pense que j'existe. Oh! le long serpent, ce sentiment d'exister - et je le déroule, tout doucement... Si je pouvais m'empêcher de penser! J'essaie, je réussis : il me semble que ma tête s'emplit de fumée... et voilà que ça recommence:

"Fumée... ne pas penser... Je ne veux pas penser... Je pense que je ne veux pas penser. Il ne faut pas que je pense que je ne veux pas penser. Parce que c'est encore une pensée."

On n'en finira donc jamais?

Ma pensée, c'est moi: voilà pourquoi je ne peux pas m'arrêter. J'existe par ce que je pense... et je ne peux pas m'empêcher de penser. En ce moment même - c'est affreux - si j'existe, c'est parce que j'ai horreur d'exister. C'est moi, c'est moi qui me tire du néant auquel j'aspire: la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de me

faire exister, de m'enfoncer dans l'existence. Les pensées naissent par derrière moi comme un vertige, je les sens naître derrière ma tête... si je cède, elles vont venir la devant, entre mes yeux - et je cède toujours, la pensée grossit, grossit, et là voilà, l'immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence. (...)

Je suis, j'existe, je pense donc je suis; je suis parce que je pense, pourquoi est-ce que je pense? je ne veux plus penser, je suis parce que je pense que je ne veux pas être, je pense que je... parce que... pouah!

Il est en bras de chemise, avec des bretelles mauves; il a roulé les manches de sa chemise jusqu'au-dessus du coude. Les bretelles se voient à peine sur la chemise bleue, elles sont tout effacées, enfouies dans le bleu, mais c'est de la fausse humilité: en fait, elles ne se laissent pas oublier, elles m'agacent par leur entêtement de moutons, comme si, parties pour devenir violettes, elles s'étaient arrêtées en route sans abandonner leurs prétentions. On a envie de leur dire: "Allez-y, devenez violettes et qu'on n'en parle plus." Mais non, elles restent en suspens, butées dans leur effort inachevé. Parfois le bleu qui les entoure glisse sur elles et les recouvre tout à fait: je reste un instant sans les voir. Mais ce n'est qu'une vague, bientôt le bleu pâlit par places et je vois réapparaître des îlots d'un mauve hésitant, qui s'élargissent, se rejoignent et reconstituent les bretelles. (...)

Jean-Paul Sartre

QUESTION :

La Nausée (1938) représente le début du processus de réflexion dans l'ensemble de l'œuvre romanesque de Sartre. Le livre est écrit sous la forme d'un journal, un long monologue au cours duquel le personnage principal, Antoine Roquentin, prend peu à peu conscience qu'il existe.

Dans un commentaire composé montrez comment cette prise de conscience progressive engendre l'angoisse, parce que le sentiment d'exister s'accompagne d'une autre prise de conscience : l'absurdité du monde et de l'existence, qui ne semblent pas motivés par quelque chose d'essentiel.

Liberté / Libération :

Puisque l'être (et donc le personnage) se construit tout en vivant, il a toujours la possibilité du choix. Par ailleurs, il n'aurait conscience de cette liberté que s'il fait une distanciation par rapport au réel dans lequel il vit. Rappelons que cette notion naît dans un monde et dans une période où les sciences humaines donnent peu de place à la liberté (Freud et les concepts de l'inconscient et de la sexualité, Marx et les conditionnements sociaux et économiques), et où les guerres imposent certaines restrictions (les déplacements, les prises de position...).

Cette distanciation permet non seulement de concevoir un monde dans sa totalité; il s'agit alors de la *conscience réalisante*, mais également de pouvoir créer un autre possible que Sartre appelle la *conscience imageante*. Le recours à la distanciation se fait dans des situations extrêmes où il y a confrontation entre un état d'aliénation de l'homme par sa praxis sociale et idéologique (qui régit sa vie) et son désir d'être. A partir de là, un choix s'impose : ou continuer de faire semblant et de rester dans le même état d'aliénation et de négation de son être, Sartre l'appelle la "mauvaise foi"; ou le dépasser en en fondant un autre.

Donc, selon Sartre l'homme est toujours libre de choisir; et que *quel que soit le cercle d'enfer dans lequel nous vivons, je pense que nous sommes libres de le briser. Et si les gens ne le brisent pas c'est encore librement qu'ils y restent. De sorte qu'ils se mettent librement en enfer*⁵.

Sartre, à première vue, donne à la notion de liberté une vision individualiste; cependant elle vise la collectivité. Car, si je suis libre et que je le sais, je suis dans l'obligation de réagir, je ne verrai pas le monde qui m'entoure de la même manière, c'est pourquoi Sartre donne une liberté à ses personnages de manière à ce que nous ne savons pas au début le destin du personnage- tout peut arriver.

Par ailleurs, vivant dans une société, l'homme n'est pas seulement confronté à sa conscience mais aussi aux autres. Ici interviennent d'autres concepts philosophiques : l'en-soi, le pour soi et le pour autrui.

L'en soi concerne l'être *massif, replié sur soi, opaque, absolument plein*⁶, c'est-à-dire, l'être intérieur qui se trouve en chacun, mais méconnaissable dans sa totalité. On l'entrevoit par le truchement du "pour soi" qui est sa décompression, sa néantisation et *faille et fêlure de l'en-soi*⁷. Le "pour-soi" est l'image qu'on pense avoir de notre être, comment se voit-on? La réponse à cette question est à moitié donnée par l'image que nous renvoie notre entourage immédiat, car comme dit Sartre "on n'est pas vulgaire tout seul". Autrement dit, ce que je crois être moi n'est en réalité que le regard des autres porté sur moi. Et même si celui-ci ne correspond pas à l'image que j'ai de moi-même, il en fait partie. De ce fait, je ne peux ni pleinement le reconnaître, ni pleinement le renier. Dans ce cas, Sartre instaure la notion de conditionnement, et avance dans *Huis Clos*, la phrase célèbre : "l'Enfer c'est les autres", parce que les autres nous renvoient notre propre aliénation, notre propre négation et notre passivité dans un monde en mouvement dans lequel nous sommes situés. Il ne s'agit donc pas d'une libération, acte de force et d'anarchie parfois telle une mutinerie de la part du prisonnier, mais d'une liberté intérieure communiquée à autrui.

5 . J-P. Sartre, *Théâtre de situation*, p.283.

6 . *Encyclopédie Universalis*, p. 682.

7 . Idem.

Il reste à savoir par quels moyens il convient de dépasser cet état? C'est à quoi répond le chapitre suivant.

☞ Analyser l'extrait ci-dessus.

« En réalité, le mot humanisme a deux sens très différents. Par humanisme on peut entendre une théorie qui prend l'homme comme fin et comme valeur supérieure. [...] Cet humanisme est absurde, car seul le chien ou le cheval pourraient porter un jugement d'ensemble sur l'homme et déclarer que l'homme est épatant, ce qu'ils n'ont garde de faire, à ma connaissance tout au moins. Mais on ne peut admettre qu'un homme puisse porter un jugement sur l'homme. L'existentialisme le dispense de tout jugement de ce genre : l'existentialiste ne prendra jamais l'homme comme fin, car il est toujours à faire.

Mais il y a un autre sens de l'humanisme, qui signifie au fond ceci : l'homme est constamment hors de lui-même, c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme et, d'autre part, c'est en poursuivant des buts transcendants qu'il peut exister; l'homme étant ce dépassement et ne saisissant les objets que par rapport à ce dépassement, est au cœur, au centre de ce dépassement. Il n'y a pas d'autre univers qu'un univers humain, l'univers de la subjectivité humaine. Cette liaison de la transcendance, comme constitutive de l'homme — non pas au sens où Dieu est transcendant, mais au sens de dépassement —, et de la subjectivité, au sens où l'homme n'est pas enfermé en lui-même mais présent toujours dans un univers humain, c'est ce que nous appelons l'humanisme existentialiste. »

J-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, 1946.

Engagement littéraire et politique :

L'engagement est une notion fondatrice du "Sarttrisme". Pour Sartre, le fait de s'engager concerne chaque personne ayant conscience de son aliénation, et ayant fait le choix de parler et de "dévoiler" cet état. Il dit:

« En parlant, je dévoile la situation par mon projet même de la changer ; je la dévoile à moi-même et aux autres pour la changer (...) je m'engage un peu plus dans le monde et du même coup, j'en émerge un peu davantage puisque je le dépasse vers l'avenir. »⁸

8 . J-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, p.28

Il apparaît clairement que la conception sartrienne est tournée vers le futur, ce qui l'intéresse c'est comment l'écrivain doit amener d'autres consciences à être libres, à agir comme le fait l'écrivain en écrivant et à s'engager pleinement dans le monde présent, traiter de ses problèmes cruciaux pour un avenir meilleur, c'est la raison pour laquelle Sartre avance que *l'existentialisme est un humanisme*.

Sartre ne s'engage pas seulement par l'écriture, il est aussi antisémite, anticolonialiste et militant exigeant des grandes causes marquant son époque; ainsi il défend la cause juive en 1948, il dénonce à côté de Merleau-Ponty les camps de concentration soviétiques en 1950, et la torture et le colonialisme en Algérie (nous nous souviendrons de la phrase de De Gaulle : "*on n'emprisonne pas Voltaire*")., et en créant également une revue de gauche qui dénonce au quotidien toute forme d'oppression dans le monde : *Les Temps Modernes*.

A l'aide du texte ci-dessous, vous développerez votre synthèse autour de ces deux axes :

- Plaidoyer :

Une adresse didactique au peuple noir :

Des invitations à écouter le monde, à respecter les morts (*Souffles, Nuit de Sine*), à vivifier les traditions (*Nuit de Sine*) ou à prendre conscience des privilèges de la race noire (*Cahier d'un retour..., Minerai noir*).

L'héritage du malheur :

Allusion à l'exil (*Nuit de Sine*), évocation réaliste de l'esclavage (*Minerai noir*) - en raison de son harmonie avec l'univers, éloge d'une race supérieure quoique bafouée (*Minerai noir*).

- Réquisitoire :

La condamnation de la raison occidentale :

Un recueillement qui est mode de connaissance (*Nuit de Sine, Souffles*) - opposition entre les valeurs blanches et noires (*Cahier d'un retour...*) - pitié pour les vainqueurs (*Cahier d'un retour...*).

La révolte :

La dénonciation de la barbarie occidentale et l'appel à la lutte (*Minerai noir*).

Extrait :

« Qu'est-ce donc que vous espérez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? [...] Voici des hommes debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus. Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale, la blancheur de sa peau c'était un regard encore, de la lumière condensée. [...] Aujourd'hui ces hommes noirs nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux;

des torches noires, à leur tour, éclairent le monde et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent. [...] Jadis Européens de droit divin, nous sentions depuis quelque temps notre dignité d'effriter sous les regards américains ou soviétiques. [...] Au moins espérions-nous retrouver un peu de notre grandeur dans les yeux domestiques des Africains. Mais il n'y a plus d'yeux domestiques : il y a les regards sauvages et libres qui jugent notre terre. »

Jean-Paul Sartre

Orphée noir (1948) in Situations III.

IV – 2 – Conception des genres littéraires :

Qu'est-ce que la littérature? est considéré comme le manifeste de l'existentialisme où Sartre met l'accent sur le phénomène littéraire en posant trois questions : Qu'est-ce qu'écrire? Pourquoi écrire? Pour qui écrit-on? En y répondant, il argumente sa conception des genres par sa philosophie, mais, d'abord, qu'est-ce qu'il conteste ?

Refus et prises de position:

a- Refus de la psychologie: Il estime que le caractère représente une abstraction d'un élément de sa totalité, et ne visant que l'individualisme ; aussi l'explication psychologique est superficielle, puisque celle-ci masque le rapport de l'individu avec sa société.

b- Refus du réalisme : Sartre distingue entre faux réalisme ou "réalité", et le vrai réalisme ou "vérité" liée aux événements socio-historiques. Il refuse le premier parce qu'il renvoie à un état passif de l'homme subissant son destin comme fatalité absolue, et que ceci va à l'encontre du principe de liberté, mais le second le considère comme étant le propre de chaque écrivain.

c- Refus de l'intrigue : Selon l'acception traditionnelle du terme. Selon lui, elle a longtemps été confondue avec l'action qui est une construction pratique d'une intrigue par un auteur.⁹ Celle-ci doit comporter une logique et doit être semi-prévisible.

d- Structuralisme : Il ne refuse pas systématiquement la théorie tant qu'elle reconnaisse ses limites, car la langue sans l'homme est "inerte", "passive", c'est lui qui lui donne une existence propre, c'est lui qui la met en rapport dialectique avec les événements sociaux.

e- Surréalisme : Il reproche aux surréalistes des réactions factices, des semblants d'engagement politique. Ce sont des révoltés anarchiques, "revolver au poing", ils visent tout et n'importe quoi, sauf eux-mêmes et le communisme, ceci en recourant à la violence langagière dans sa destruction massive. Alors que le propre de l'engagement est de savoir viser des causes justes, mais surtout de bien cibler.

"Langage à l'envers" et "langage à l'endroit" :

Ce sont deux appellations utilisées par Sartre pour désigner la poésie et la prose. Il conçoit les genres selon une division binaire : la poésie et la prose, en valorisant cette dernière sans donner cependant une conception très élaborée.

a- La poésie :

Les critiques reprochaient à Sartre de détester la poésie. Il répond par la négative en argumentant son point de vue lié à l'engagement.

9 J-P. Sartre, *Un théâtre de situation*, p.123.

En réalité, il la met en seconde position avec la peinture et la musique. D'abord, parce qu'elle relève d'un subjectivisme absolu tourné vers une individualité représentée par l'instance du poète ; ensuite, de par son rapport au langage, la poésie ne peut être engagée. Les mots pour elle sont des objets, ils sont portés à l'absolu dans le schème de la phrase, en plus *elle ne s'en sert pas du tout, je dirais plutôt qu'elle les sert.*¹⁰

En effet, le poète est d'abord à la recherche de l'image qu'il a de la phrase, des sons, rimes...etc, la signification vient après. Même cette dernière est portée à l'absolu car le langage poétique pour lui relève du symbolisme. Il donne l'exemple de deux vers de Rimbaud:

Ô saisons ! Ô châteaux !

Quelle âme est sans défaut ?

où le sens de l'interrogation est porté à l'absolu puisque *personne n'est interrogé ; personne n'interroge : le poète est absent.*¹¹

Sartre s'est intéressé à des poètes tels que Baudelaire, Mallarmé où la figure du poète absent de sa société est présente. Le poète est, de ce fait, stérile, car il abolit, assimile et digère le monde qui est le sien. Il le digère sous forme d'images portées à l'infini, mais ne le communique pas à autrui. Selon J. Raymond, *l'activité poétique en délivrant le langage des servitudes de la signification tendrait à effacer l'univers de la communication identifié à l'univers social. Elle ne saurait donc relever des critères de l'engagement.*¹²

Nous voyons clairement que pour Sartre, ce qui ne relève pas de sa philosophie ne mérite pas d'avoir une importance ou alors elle est minime.

b- La prose :

10. Op.Cit, J-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, p.18.

11 Idem, p.23

12 . "La parole poétique" , in: *L'ARC JP SARTRE*, 1990.

Il dit, *l'empire des signes, c'est la prose*¹³, donc c'est le genre suprême, idéal pour traduire l'engagement car *l'art de la prose s'exerce sur le discours, sa matière est naturellement signifiante*¹⁴ et parce que le prosateur a affaire aux significations.

Il lui pose trois questions : *pour quelle fin écris-tu ? Quel aspect du monde veux-tu dévoiler, quel changement veux-tu apporter au monde ? Et pourquoi as-tu parlé de ceci plutôt que de cela ?*

Nous voyons que chaque question est presque une réponse à la précédente, car écrire nécessite un engagement. Sartre dit : *parler c'est agir : toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même, elle a perdu son innocence*¹⁵, parce qu'en même temps qu'elle se voit, elle se sait vue (par autrui).

Cet engagement implique un dévoilement d'un état, mais pas un calque telle la conception réaliste et naturaliste. Pour lui, "la parole est action", autrement dit, l'œuvre est une arme à travers laquelle l'écrivain oblige le lecteur à se voir, donc il lui dévoile ses vérités, et agit sur lui.

Sartre définit la prose comme suit :

« il y a prose quand (...) le mot passe à travers notre regard comme le verre au travers du soleil portant toute la signification et le rapport au monde, c'est pourquoi le style doit passer inaperçu (...) et le plaisir esthétique n'est pur que s'il vient par-dessus le marché. »¹⁶

Le discours sartrien sur les genres porte donc essentiellement sur un remodelage au niveau du contenu : mettre en œuvre des personnages confrontés à leur liberté conditionnée par la société, mais il n'y a pas le même travail au niveau de la forme. Il dit que *sur la forme il n'y a rien à dire par avance et nous n'avons rien dit*¹⁷, car la forme vient après : l'écrivain travaille d'abord son idée, la forme dans laquelle il la réalise vient ensuite ; sans pour autant l'appauvrir car *les exigences toujours neuves du*

13 . Op.Cit. J-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, p. 17

14. Idem, p. 25.

15. Ibid., p. 23.

16. Ibid., p. 31.

17. Ibid., p. 31.

*social ou de la métaphysique engagent l'artiste à trouver une langue neuve et des techniques nouvelles.*¹⁸ Dans ce cas, l'art pour l'art devient une "vieille" théorie liée aux "bourgeois" du siècle dernier.

Sartre conclut le premier chapitre sur une définition de l'écriture. Elle *est entreprise (...)* [et] *l'écrivain doit s'engager tout entier dans ses ouvrages et non pas comme une passivité abjecte en mettant en avant ses vices, ses malheurs, et ses faiblesses, mais comme une volonté résolue et comme un choix, comme cette double entreprise de vivre que nous sommes chacun*¹⁹, donc qui dit œuvre littéraire pour Sartre, dit œuvre engagée.

IV – 2 – 3 – Théâtre de situation :

Evidemment, se qui s'applique à la prose s'applique au théâtre puisque le théâtre sartrien est écrit en prose. Nous constatons, vu les nombreuses pièces de théâtre qu'il a écrites, que Sartre s'applique à l'écriture théâtrale, et développe son point de vue sur les genres d'une façon plus complète et plus détaillée que vis-à-vis du roman par exemple ; en gardant les mêmes principes liés au contenu (liberté, engagement) mais les procédés d'écriture sont différents.

Sartre s'intéresse au théâtre depuis son jeune âge : c'est pour lui le moyen qui le lie directement à son public puisque son but est d'agir sur les autres de manière à ce qu'ils aient conscience de leurs situations et de leur condition humaine.

Ses premières pièces sont : *Horapous Coclès, J'aurai un bel enterrement, Epiméthée*²⁰.
Le première en date est : *Bariona ou le fils du tonnerre* (1940) écrite et montée en prison ; nous remarquons ainsi l'atmosphère et le type de réception de la pièce.

18. Ibid., p. 32.

19. Ibid, p.40.

20. Ces pièces ont été perdues, il n'existe donc aucun exemplaire.

Par la suite vient une riche période de création dans laquelle il écrit *Les mouches* (1943), *Huis-Clos* (1944), *La putain respectueuse* et *Morts sans sépulture* (1946) et enfin *Les mains sales* (1948).²¹

Après cela viennent *Le Diable et le bon Dieu* (1951), *Nekrassov* (1955), *Les séquestrés d'Altona* (1959), une adaptation de *Kean* d'Alexandre Dumas (1959) et une autre *Les Troyennes* d'Euripide (1965).

Pour Sartre, le théâtre est *un grand phénomène collectif et religieux*²², parce qu'il est un moment "unique" et "magique" partagé entre deux consciences, celle du spectateur et celle du personnage. Ce moment est caractérisé par deux dualités.

Deux aspects déterminent la première : une dimension communautaire, et une dimension mystique de l'action représentée sur scène. En effet, Sartre marie le mythe au quotidien, telle *Huis-Clos* où un salon du Second Empire –objet présent et concret– se trouve en Enfer –élément mythique.

La seconde est en rapport avec les techniques utilisées dans l'écriture et la mise en scène de ses pièces théâtrales. M. Buffat présente le théâtre sartrien comme suit :

« Un théâtre de la proximité et un théâtre de la distance ; un théâtre du contact (du toucher) et un théâtre de la séparation (de la vue) ; un théâtre de la présence et un théâtre de l'absence »²³

Nous remarquons ainsi que Sartre donne une grande importance au lecteur et au spectateur, car il contribue à la création au même titre que l'auteur : il crée en lisant et en donnant une signification à ce qu'il lit. Par conséquent, le couple auteur/lecteur est indissociable, il confronte deux libertés où l'œuvre prend vie, change de sens se renouvelle et s'enrichit. L'acte d'écrire devient un acte de don réciproque d'écriture d'une part, et de lecture de l'autre ; il est alors un acte actif, en continuelle élaboration.

21. La période 1940-48 caractérise l'élaboration théorique de la liberté en situation, et de l'action collective.

22. J-P. Sartre, *Un théâtre de situation*, p. 64.

23. M. Buffat, *Les mains sales de Jean-Paul Sartre*, p. 14.

Sartre opte pour l'écriture dramatique, car *une pièce de théâtre (épique comme celle de Brecht – ou dramatique) c'est la forme la plus appropriée aujourd'hui pour montrer l'homme en acte (c'est-à-dire l'homme tout simplement). Et la philosophie d'un autre point de vue c'est de cet homme là qu'elle prétend s'occuper. C'est pour cela que le théâtre est philosophique et que la philosophie est dramatique*²⁴ ; c'est pourquoi les caractères représentent tout le monde et personne, et c'est pour l'inscrire également dans un universel lié à la politique.

Ses pièces portent en effet essentiellement sur l'action politique de manière à faire voir ce qu'elle a de théâtral, et également sur le mythe et l'essence visant chacun.

Pour le tragique, Sartre utilise l'effet de surprise par les gestes (meurtres – tortures), les objets, et les bruits, il veut choquer pour branler les consciences des spectateurs et les obliger à réagir. En conséquence, son univers théâtral est bordé d'*actes*²⁵, de *conflits de droit* – car chaque personnage croit avoir raison d'agir comme il l'a fait, et de *situations* extrêmes qui révèlent leur liberté aux personnages. La mythification des actions servent à unifier les spectateurs en les mettant face à des situations limites et universelles.

Nous constatons, donc, que le théâtre sartrien vise la réflexion des spectateurs sur leur situation, les mettre en situation par des procédés tels que le théâtre dans le théâtre, le retour en arrière, le dialogue discontinu, les objets au centre de la scène et les personnages au périphérique contrairement à la tradition, un temps limité, une gradation de la dramatisation, et un double espace (intérieur / extérieur); d'où son appellation : *un théâtre de situation*.

APPLICATIONS :

24. J-P. Sartre, *Situation IX*, pp. 12-13.

25. Sartre entend par *acte* la récupération de soi dans l'action dramatique « ce n'est pas [le] grand mouvement, [le] remue-ménage, [l'] opposition dans la passion, (...) L'action proprement dite c'est l'action du personnage, c'est-à-dire, des actes » dans J-P. Sartre, *Un théâtre de situation*, Op. Cit., p. 129.

Lisez l'article suivant et l'œuvre *Huis-Clos* puis répondez au sujet :

Huis Clos et le problème de l'autre

par Pascal Tremblay

Tout le monde le sait, Jean-Paul Sartre se servait amplement de ses écrits littéraires (théâtre et romans) pour mettre en scène plusieurs problèmes philosophiques afin de démontrer, dans des situations plus près du vécu humain, les véritables enjeux de l'existentialisme. Une des très grandes forces de Sartre est de livrer le message entier d'un aspect philosophique dans un écrit très condensé, très touffu, qui bien souvent n'a pas besoin d'être très long. C'est bien sûr ici à *Huis Clos* que je pense en premier, petite pièce en un acte, sans intrigue, s'étendant sur moins d'une centaine de pages, et qui pourtant donne l'impression d'être interminable, éternelle. Évidemment, c'est ce que Sartre avait voulu nous présenter dans cette mort de trois individus, dans cet enfer où l'autre est l'enfer des autres, où chacun des personnages est à la fois bourreau et victime des deux autres.

Mais qu'en est-il de l'autre, de cette relation concrète qui unit chaque humain à l'autre? Qu'est-ce que le pour-soi? *Huis Clos* ne répond pas à toutes ces questions, bien entendu, mais elle les met en scène. C'est en réfléchissant sur ce texte que nous pourrions y déchiffrer les réponses à ces questions, ou enfin, risquer de trouver ce qu'est le problème de l'autre dans la philosophie sartrienne.

Du contexte et de la composition de l'œuvre

Huis Clos a été présentée pour la première fois au théâtre du Vieux-Colombier en mai 1944. Il est à noter que la pièce fut représentée sous l'occupation. Elle constitue chez Sartre la dernière phase philosophique avant son engagement concret dans l'action. Elle est d'ailleurs inséparable du précédent travail philosophique de Sartre en 1943, soit *L'être et le néant*. Elle agit comme étant l'exercice théâtral de certaines notions présentées dans le volumineux essai d'ontologie phénoménologique. La pièce

traite de plusieurs sujets, entre autres de sujet plus terre-à-terre comme la solitude et la mort, mais aussi de sujets plus pointilleux comme les relations concrètes entre les hommes, en relation au pour-soi décrit par Sartre dans *L'être et le néant*, ou plus simplement du problème de l'autre. On ne s'étonnera pas, en abordant ce sujet, que le premier titre donné à la pièce par Sartre fut *Les Autres*.

Pour tenir lieu de résumé, j'ai choisi de faire appel au travail d'analyse critique sur *Huis Clos* de Bernard Lecherbonnier paru aux éditions Hatier, dans la collection Profil. Voici ce qu'il résume de la pièce:

«Introduit dans un salon Second Empire par un garçon de service, le personnage s'étonne de ne pas trouver d'instruments de torture; mais perdant bientôt sa belle maîtrise de soi, il envisage l'uniforme horreur de sa condition de prisonnier projeté hors du temps et de l'espace, sans espoir de sommeil ni de contact avec le monde extérieur.

Seul, il est saisi d'une crise de désespoir, quand entre une femme, accompagnée du même garçon; comme celle-ci le prend pour le «bourreau», il décline son identité: "Garcin, homme de lettres". Elle s'appelle Inès, semble très sûre d'elle. Claustrés ensemble, ils ne tardent pas à se rendre réciproquement insupportables.

Une jeune et jolie femme est introduite à son tour; d'abord épouvantée, puis aussitôt «rassurée», elle multiplie les mondanités en se nommant: Estelle. Tandis qu'Inès s'intéresse de très près à elle, dès son entrée, Estelle s'adresse plus volontiers à Garcin qui évoque avec nostalgie sa vie de journaliste, non sans s'interroger sur les raisons incompréhensibles qui ont motivé leur réunion à trois (Inès, employée des postes, Estelle, une mondaine). Nul hasard, nulle erreur, proclame Inès qui tente de les persuader d'avouer leur faute: seule voie pour comprendre leur réunion en enfer. Elle dénonce violemment leur mauvaise foi, et quand Garcin veut la frapper elle comprend soudain: "Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres."

Garcin tente alors de s'enfermer dans le silence et la solitude, tandis qu'Inès s'attache à séduire Estelle. Celle-ci préférerait les égards de Garcin. Vaincue, Inès

relance la confrontation à trois. Chacun devra confesser son existence: ils sont tous trois responsables de la mort de ceux qui les ont aimés. En outre, Garcin est un lâche... Inès refuse l'apaisement de la pitié mutuelle que propose Garcin, mais accepterait un pacte qui lui céderait Estelle. Celle-ci se réfugie dans les bras de Garcin, y cherchant une consolation à l'oubli et au mépris qui menacent son souvenir sur terre. Elle lui rendrait en retour la certitude de s'être conduit avec courage, et non de s'être enfui, d'avoir déserté sa cause. Mais l'implacable lucidité d'Inès interdit au couple de se former.

Dégoûté de sa lâcheté comme des deux femmes, Garcin supplie l'Enfer de l'engloutir dans des souffrances physiques. La porte s'ouvre, il recule, choisit pour excuse de ne vouloir laisser triompher Inès. Il décide de rester pour la convaincre... Elle lui rappelle que l'on n'est que la somme de ses actes, que sa lâcheté est le résultat définitif de son existence. Estelle cependant nargue Inès en s'offrant à Garcin. Mais en vain, car celui-ci ne peut l'aimer sous le regard dénonciateur de l'autre.

Après une absurde tentative de meurtre sur Inès, Estelle doit enfin reconnaître sa propre défaite.

Un atroce éclat de rire les réunit à jamais dans la torture morale mutuelle: "L'enfer, c'est les Autres."

Les conflits

Huis Clos est une pièce de théâtre à conflits, à situations conflictuelles. Ce n'est pas pour rien que Sartre appelle son théâtre un théâtre de situation.

Parmi les conflits de la pièce, les trois principaux qui s'imposent plus que les autres sont ceux de l'amour, de l'indifférence et de la haine.

L'amour

L'amour objectivise l'autre, le chosifie. Dans la pièce, Garcin et Estelle tentent de vivre une relation de couple, mais le couple est à la base un mensonge, un équilibre instable. Il provient de deux voies différentes. Il y a le «Je veux qu'il m'aime» qui

amène celui qui veut se faire aimer à se chosifier devant la personne choisie en lui rendant sa subjectivité. Puis, lorsque cet amour s'installe, vient le «Il veut que je l'aime», qui objectivise alors l'autre tandis que le soi devient subjectivité. C'est alors dans ce balancement objectivité/subjectivité que l'amour devient un équilibre instable puisqu'il faudrait être objet pour pouvoir être aimé totalement et être sujet pour pouvoir aimer tout aussi totalement. Dans Huis Clos la relation est doublement impossible puisqu'il y a Inès, le tiers sujet qui de l'extérieur objectivise, chosifie la relation du couple Garcin/Estelle. Ainsi, les deux deviennent objets. Pour alors juger de leur couple, de ce qu'ils sont, ils se projettent à travers la conscience(subjectivité) d'Inès pour se voir. Ainsi ils se jugent en tant qu'objets et leur amour devient échec.

L'indifférence

Garcin tente aussi de demeurer dans l'indifférence, le silence, la solitude et l'effacement. En agissant ainsi, il tente de chosifier les deux femmes et désire être chosifié par celles-ci. Mais là aussi il a droit à l'échec, car il ne peut s'empêcher de penser à ce qu'il fait, à penser ses pensées, à penser les pensées des autres. Garcin ne peut pas s'empêcher d'être conscience, ni empêcher Inès et Estelle d'en être tout autant que lui. Il ne peut empêcher le pour-soi de chacun d'être et ainsi ne peut pas anéantir le pour-soi, les relations concrètes entre chacun des prisonniers du huis clos.

La haine

Estelle éprouve de la haine pour Inès, preuve qu'elle ne peut ni anéantir ni détruire cette dernière. Estelle ne peut pas supporter de devenir la chose d'Inès en étant objectivée à travers le couple qu'elle a tenté de former avec Garcin. Estelle ne veut pas être une chose, et c'est ce qu'Inès fait d'elle. La haine témoigne ici de la présence de l'autre qui empêche le couple de se former. C'est un autre échec.

Tout ce que tenteront les personnages pour échapper à leur condition, à leur situation, ne sera que pur échec. Ils ont beau nier les autres en s'excluant eux-mêmes par le silence ou l'indifférence, ce sera l'échec. Ils ont beau chercher un accord entre

eux trois, ou bien plus souvent à deux contre un, ce sera l'échec. Ils ont beau nier les autres en s'excluant totalement par le suicide ou le meurtre, mais là aussi c'est l'échec et c'est la haine qui s'installe. Ils devront tous admettre, contre ce qu'ils voudraient bien croire, qu'il faut vivre et jouer avec la présence perpétuelle d'autrui.

Le miroir et le pour-autrui

Chaque homme a besoin d'un miroir. Enfin, chaque homme croit fermement avoir besoin d'un miroir. Mais en fait, qu'est-ce qu'un miroir? Le miroir est l'instrument qui nous permet de nous considérer comme objet à travers sa propre conscience. C'est le je-suis-comme-il-me-voit du pour-soi. Plus souvent qu'autrement, le mensonge du miroir traditionnel n'est pas assez subtil pour plaire à tous. Alors on choisit les autres comme miroirs de soi.

Garcin, Estelle et Inès n'ont chacun plus comme miroir que les deux autres. Miroirs déformants? Inévitablement puisqu'il s'agit de miroirs de pure subjectivité. Il faudrait une confiance totale pour considérer l'autre comme un véritable miroir. Mais l'autre, chacun est son miroir à lui aussi. C'est un conflit de subjectivité encore plus grand puisque chacun cherche dans l'autre le meilleur de ce qu'il peut trouver de soi.

C'est dans cette relation avec les autres que naît l'idée du pour-autrui. Notre pour-soi est constamment contredit par celui de l'autre, c'est-à-dire par sa conscience. Sous le regard de l'autre, je deviens objet et cela constitue un certain danger dans la structure même de mon être-pour-autrui. Cette relation, plusieurs personnes en abusent, tout comme les personnages de Huis Clos, et s'en servent pour se libérer de leur liberté(paradoxe?) et se rendre esclave du regard de l'autre, devenir en-soi, objet. Mais cela constitue une vaine illusion car nous sommes en fait les deux côtés à la fois(sujet et objet), et nous ne pouvons nous en défaire ou nous en sortir. C'est en ce sens que nous sommes aussi condamnés à être libres. Lorsque l'autre me juge, je le juge en même temps et le cycle infernal débute. Nous sommes tous deux sujet pensant et objet pensé. L'autre m'oblige ainsi à me voir à travers sa pensée, sa subjectivité, sa conscience, et je fais de même pour lui. En cette vision, en ce regard perpétuel vers

autrui, en ce détour pour se juger, bref en ce miroir, je peux trouver une vérité de moi, mais non pas LA vérité.

Ainsi est la relation du moi à l'autre, ce pour-autrui que nous entretenons tous.

C'est ainsi que le thème du pour-autrui, de la relation avec l'autre est exploité dans Huis Clos. Cette relation dure pour la totalité, l'éternité de la vie humaine, c'est-à-dire de la naissance de l'homme jusqu'à sa mort, et ainsi de l'humanité toute entière. Sartre a bien su représenter cette réalité du toujours, de la continuation. Dans le dernier segment de la pièce, Garcin se lève et lance: «Eh bien, continuons». Puis le rideau redescend sur la scène. Sartre marque l'éternité de la relation de ses personnages qui demeureront en enfer pour l'éternité. C'est ainsi que Sartre, pour transposer la situation dans la vie de tous les jours nous dit: «L'enfer, c'est les autres». Notre éternité à nous qui ne sommes pas dans la pièce, ce sont les autres, ils représentent notre enfer. Tant et aussi longtemps que nous serons entourés par les autres, nous serons en enfer, sous l'aspect que nous devons être en constante relation avec autrui et agir en conséquence avec soi et avec les autres.

Sartre n'a pas simplement écrit une pièce avec Huis Clos, il transpose des notions qu'il a exploitées précédemment dans L'être et le néant. Et c'est avec ce volumineux ouvrage que l'on parvient finalement à comprendre de fond en comble toute la portée et la pensée de Huis Clos.

Bibliographie

LECHERBONNIER, Bernard, Huis Clos - Sartre, éditions Hatier, collection Profil d'une Œuvre, Paris, 1972, 79 pages.

REDFERN, Walter, Sartre: Huis Clos and Les Séquestrés d'Altona, éditions Grant & Cutler Ltd, collection Critical Guides to French Texts, Ontario, 1995, 81 pages.

SARTRE, Jean-Paul, L'être et le néant, éditions Gallimard, collection Tel, Paris 1943, 676 pages.

SARTRE, Jean-Paul, Huis Clos, éditions Gallimard, collection Folio, Paris, 1944, 95 pages.

Sujet :

Analysez l'extrait suivant de la scène 5 en insistant sur les concepts fondamentaux de l'existentialisme.

Inès : Je vois. (*Un temps.*) Pour qui jouez-vous la comédie? Nous sommes entre nous.

Estelle, *avec insolence* : Entre nous?

Inès : Entre assassins. Nous sommes en enfer, ma petite, il n'y a jamais d'erreur et on ne damne jamais les gens pour rien.

Estelle : Taisez-vous.

Inès : En enfer! Damnés! Damnés!

Estelle : Taisez-vous. Voulez-vous vous taire? Je vous défends d'employer des mots grossiers.

Inès : Damnée, la petite sainte. Damné, le héros sans reproche. Nous avons eu notre heure de plaisir; n'est-ce pas? Il y a des gens qui ont souffert pour nous jusqu'à la mort et cela nous amusait beaucoup. À présent, il faut payer.

Garcin, *la main levée* : Est-ce que vous vous taisez?

Inès, *le regard sans peur, mais avec une immense surprise* : Ha! (*Un temps.*)

Attendez! J'ai compris, je sais pourquoi ils nous ont mis ensemble.

Garcin : Prenez garde à ce que vous allez dire.

Inès : Vous allez voir comme c'est bête. Bête comme chou! Il n'y a pas de torture physique n'est-ce pas? Et cependant, nous sommes en enfer. Et personne ne doit venir.

Personne. Nous resterons jusqu'au bout seuls ensemble. C'est bien ça ? En somme, il y'a quelqu'un qui manque ici: c'est le bourreau.

Garcin, *à mi-voix* : Je le sais bien.

Inès : Eh bien, ils ont réalisé une économie de personnel. Voilà tout. Ce sont les clients qui font le service eux-mêmes, comme dans les restaurants coopératifs.

Estelle : Qu'est-ce que vous voulez dire?

Inès : Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres.

« L'existence précède l'essence »

La formule sartrienne la plus célèbre qui permet de définir ce courant de pensée est sans doute : *L'existence précède l'essence*.

En ce qui concerne l'en-soi, la chose peut correspondre à un schéma, à un plan, à un concept. On parle alors de l'essence de cette chose. Ainsi, l'essence du vélo correspond à l'idée générale qu'on a tous de cet objet, indépendamment de sa couleur, de sa grosseur, etc. On dit alors que l'essence (ou encore l'idée, le plan, le concept ...) précède l'existence. Si Jean-Paul Sartre peut admettre une telle explication pour tous les objets, il prétend qu'une telle façon de faire ne peut rendre compte de ce qu'est l'être humain.

Il n'y a pas d'essence humaine antérieure à l'existence de l'homme. Selon Sartre, il est impossible d'obtenir une définition théorique totalement satisfaisante qui permettrait de savoir précisément ce qu'est l'être humain. Celui-ci existe tout d'abord et se définit ensuite par rapport aux actions qu'il a posées. S'inspirant de Karl Marx, Sartre nous invite donc à définir l'être humain par les actions qu'il produit plutôt que par des idées ou des croyances.

L'idée principale de l'existentialisme est que l'existence précède l'essence. Cela signifie que les êtres humains n'ont pas de valeur avant leur existence : ni valeur, ni bonté, ni but. Il n'y a pas de raison fondamentale de notre existence. Au début, nous existons, puis nous devenons les êtres distincts.

Le corollaire de cette idée est que notre essence est déterminée par nos choix et nos actes. Nous sommes des êtres libres, donc la façon dont nous agissons montre vraiment qui nous sommes. Cette idée du choix est primordiale pour Sartre. Il la

souligne avec beaucoup d'insistance: nous sommes responsables de nos actes, de nos choix, et réellement de ce que nous sommes. Ceci explique pourquoi Sartre était si engagé politiquement, et pourquoi dans ses dernières années, il est devenu plus activiste qu'existentialiste.

Une autre idée que Sartre développe est celle du néant. Le néant est l'absence qui nous précède parce que nous n'avons pas d'essence hors de l'action. Ce néant est la capacité de penser quelque chose que nous ne croyons pas ; l'indépendance de nos pensées est cette sorte de néant, néant intimidant.

Pour les existentialistes, il n'y a pas de nature humaine. Nos choix sont ce qui nous détermine, mais qui est-ce qui guide le monde ? Pour les existentialistes, personne. Le monde est indifférent et hostile. L'essence du monde est déterminée par hasard, et les actes du monde sont aussi déterminés par hasard. C'est pourquoi quelqu'un meurt tandis que d'autres vivent, et cætera.

À la fin, nous voyons le monde, qui est souvent cruel, et nous, qui sommes indépendants et libres. La vie est difficile en ce monde: nos actes doivent affronter le hasard, le hasard indifférent qui règle le monde. Cette vie est absurde parce qu'elle est dictée par hasard. Nous n'avons qu'un peu de pouvoir, et ce pouvoir n'est rien contre le hasard de l'univers.

Sartre définit la liberté comme : "L'être même du Pour-soi qui est« condamné à être libre »."Être libre" ne signifie pas "obtenir ce que l'on a souhaité", mais plutôt "déterminer par soi-même ce que l'on souhaite" (au sens large de choisir). En d'autres termes le succès n'est pas important par rapport à la liberté.

Un objet, étant en-soi, est déterminé par son essence, un arbre n'est pas libre de choisir son destin il doit vivre sa vie selon sa nature. On pourrait dire qu'un arbre est «condamné à ne pas être libre». Parce que les humains n'ont pas de nature intrinsèque ou essence (selon **Sartre**), parce que nous avons la conscience est auto-réflexive, nous

sommes libres de nous déterminer. «L'homme est non seulement libre – l'homme est la liberté». «*Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que je veux dire quand je dis l'homme est condamné à être libre. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et encore néanmoins la liberté, et à partir du moment où il est jeté dans ce monde il est responsable de tout ce qu'il fait* ». **Sartre** élimine en un seul geste Dieu comme un figure déterministe paternelle et comme consolation.

Très peu de gens, selon Sartre, sont prêts à accepter et à assumer leur liberté et par conséquent être responsables d'eux-mêmes. Cette responsabilité de l'auto-détermination est la cause pour la plupart des gens de l'angoisse et du désespoir, les gens préfèrent être en mesure de projeter la responsabilité de leur situation sur quelqu'un ou quelque chose d'autre. La réalisation que «notre destin est entre nos propres mains» signifie que nous éprouvons un sentiment d' "abandon"

Sartre voit "l'angoisse" comme une expérience plutôt que comme un état émotionnel provoqué par la réalisation d'une totale liberté et responsabilité, et quand je choisis, je choisis pour moi et pour d'autres, pour tout le monde.

«Abandon» est celle qui est expérimentée après qu'une personne se rend compte qu'ils sont totalement responsable et ne peut trouver aucune, «guide dans leur nature» (il n'existe pas), ni dans les révélations de Dieu (ils n'existent pas) à la façon dont ils doivent agir . Les gens ne sont pas seulement responsables de ce qu'ils font, ils doivent aussi «inventer» leur propre code moral, afin de savoir ce qu'ils doivent faire «Désespoir» se produit en collaboration avec l' «abandon» et «l'angoisse» quand on se rend compte peu importe le choix qu'on fait dans le monde est au moins très «passivement hostile» à nos intentions (et de survie).

Pour **Sartre** il ya "aucune excuse" pour éluder sa liberté. Agir de mauvaise foi, c'est d'essayer de se comporter comme un «objet» ou une «chose», se donner une essence. Ainsi, le refus de la liberté peut être conçue que comme une tentative de se saisir comme être-en-soi. **Sartre** explore cette idée d'auto-tromperie dans plusieurs de

ses œuvres littéraires, «A huis clos» et «Les Mains Sales». Face à la mauvaise, assumer sa liberté revient pour Sartre à être authentique, c'est-à-dire sans excuses.

Même si nous sommes essentiellement seuls et sans Dieu, la liberté, ce poids terrible, rend l'homme digne d'être homme. La liberté qui vient avec l'être humain n'est pas quelque chose que nous choisissons, c'est notre humanité. Cette condamnation à la liberté est le sens de l'existentialisme.

L'athéisme :

L'existentialisme sartrien est athée. Cela signifie qu'au point de départ on trouve la conviction que Dieu n'existe pas. Sartre tente de tirer toutes les conclusions que cette idée entraîne. En conséquence, nulle divinité n'a pu créer l'humain. Aucune force suprême ne peut nous sauver du mal, de la souffrance, de l'exploitation, de l'aliénation ou de la destruction. Aucun Au-delà non plus pour justifier quelque bien ou quelque vérité que ce soit. Totalement délaissé, l'être humain est absolument responsable de son sort. Ainsi, chaque choix que j'accomplis m'appartient en propre. Ultiment, puisqu'il n'y a aucun dieu, notre existence se déroule en une succession de libres choix qui ne sont jamais entièrement justifiables.

Philosophie de l'action et de l'engagement, l'existentialisme sartrien ramène tout à l'être humain, le rendant absolument responsable de son sort. Acculé à l'action, il doit s'engager dans son existence, prendre en main le cours de sa vie.

Toute la philosophie de Sartre tourne autour d'une idée de définir la situation de l'être humain à la lumière des bouleversements socio-historiques contemporains l'idée de l'homme. Sartre se livre juste après la publication de *La Critique de la raison dialectique* à une auto-critique, il parle de l'intersubjectivité c'est-à-dire de ce rapport de passivité et d'activité de dispersion moléculaire et de relation synthétique qui est la texture de tout groupe humain. Le principe de ce fondement est simple : il

n'y a pas d'hyperorganisme, c'est-à-dire qu'une collectivité n'atteint jamais au statut d'antériorité unifiant et totalisante qui caractérise l'organisme ou la forme première de la praxis.²⁶

« L'organisme qui a satisfait un besoin pour une activité pratique survie à la disparition de cette activité, il survie comme organisme c'est-à-dire par la variété unifiée de ses fonctions ; le groupe ne peut être que totalisation et sa totalité est hors de lui dans un objet, c'est-à-dire dans la totalité matérielle qui le désigne et qui tente de s'approprier et de retourner en instrumentalité. » Sartre, Critique de la raison dialectique, p. 86.

Autrement dit, et toujours en suivant la terminologie de Sartre, il y a une différence de statut entre la dialectique constituante, celle qui ment à l'individu, et la dialectique constituée régissant les « ensembles pratiques » qui débordent la praxis individuelle ; la première contient une unité et une intériorité intrinsèque qu'elle agisse effectivement ou non ; la seconde n'a, par elle-même, pas d'unité, elle ne peut en acquérir que par l'action commune, elle ne réalise pas l'unité substantielle des hommes mais celle des actions, que son activité retombe à proportion de ce relâchement dans la passivité et la dispersion.

Si la consistance paradoxale de la dialectique constituée a si souvent été manquée par les théoriciens de la collectivité humaine, c'est qu'ils en méconnaissent le ressort principal à savoir la structure ternaire (trois éléments). C'est qu'ils en font une question binaire : individu / société, posée en ces termes, la question est insoluble, l'antinomie : atome solitaire / solidarité collective est indépassable ou ne peut être

²⁶ **Praxis** (*nf*, d'origine grecque) peut désigner : l'action au sens strict, en opposition à la théorie, et immanente sans autre fin que le perfectionnement de l'agent. Aristote distingue la praxis¹ de la poïésis. La praxis a une finalité interne à l'action, non séparable de l'action (*Le fait de bien agir est le but même de l'action*). La poïésis (ou création, ou production) a pour finalité la production d'un bien ou d'un service, c'est-à-dire de quelque chose d'extérieur à l'action de celui qui le fabrique ou le rend :

dépassée qu'au prix de la violence d'évacuation d'un de ces termes : soit le libéralisme bourgeois qui renonce à toute totalisation significative, soit l'organicisme révolutionnaire qui dénie toute autonomie à l'individualité → affirmation de la collectivité (marxisme), affirmation de l'individu (psychanalyse) mais en vérité, il y a bien réellement intersubjectivité sans que pourtant il y'ait d'autres réalités substantielles ou ontologiques que la subjectivité intellectuelle, c'est sans la mesure où chaque subjectivité se fait le « tiers » des autres, c'est-à-dire totalise leurs biens et les lie par le fait même qu'elle les totalise et que chaque « tiers » et lui-même totalisé par les autres subjectivités érigée en tiers ; c'est à la réciprocité médiée, non plus la réciprocité simple telle qu'elle s'exprime par exemple dans un couple en situation de conflit ou de séduction ; entre moi et chaque tiers en tant que nous sommes nombreux à exercer la totalisation par laquelle naît le groupe.

C'est dans cette circulation de la structure ternaire, à cette étrange réalité dont Sartre sonde l'énigme depuis l'Être et le Néant, dont à cette époque le dernier mot métaphysique lui semblait résidé dans la passion de l'esprit, dont plus tard la vérité (alors politique) lui semblera résidée dans l'action pure du parti. Tiers : terme exclusif et souverain dans à présent, il lui semble qu'elle nécessite avant tout d'être exploré dans l'éventail de ces variations car le tiers, c'est là le grand apport de la critique, ne circule pas seulement d'une façon, toutes ses idées trouveront leur illustration dans les œuvres de fiction (roman, théâtre).

Jean-Paul Sartre a présenté à travers ses romans et ses pièces une philosophie de l'existentialisme concrète et engagée. Le principe de base de cette pensée, tel qu'il est expliqué dans sa conférence l'Existentialisme est un humanisme, est que rien, ni Dieu, ni un rôle social, ni une morale quelconque, ne peut justifier l'existence humaine. L'existence de l'homme est donc absurde, puisqu'elle n'a pas de raison d'être. De ce fait, l'homme est complètement libre de ses actes et de ses choix ; il ne peut jamais prétendre de ne pas avoir pu choisir ; il ne peut trouver une quelconque excuse pour justifier ses actes. Sartre aborde ce point dans le roman la *Nausée*, à travers le

personnage d' Antoine Roquentin, modeste historien de province, qui réalise l'absurdité de son existence et de celle du monde, mais qui finira par décider de donner lui-même un sens à sa vie.

Cependant, la liberté absolue de l'homme est toujours délimitée par le regard d'autrui. Ce principe s'explique ainsi : lorsque l'autre, qui existe comme sujet au même titre que moi, me regarde et me juge, je deviens l'objet de sa pensée ; son jugement me ramène systématiquement à l'état d'objet. Les rapports entre les hommes sont donc un conflit permanent, dans lequel chacun essaie de dominer la conscience de l'autre, ce qui entraîne l'échec de la communication. Cette dépendance mène à l'aliénation, et me fait souffrir, car je me vois uniquement de la façon dont je crois (ou souhaite) que les autres me voient. Ce thème de l'intersubjectivité est fortement développé dans la pièce

Le trio infernal dans *Huis clos* :

Chaque personnage ne peut être heureux (ne peut s'oublier) que dans les yeux d'un seul autre personnage.

Garcin et Estelle, Estelle et Inès, Inès et Garcin. Mais la tierce personne empêche l'amnésie collective et réaffirme le pour soi de chacun des personnages.

Cette infernale condition d'une réciprocité conflictuelle qui comme le célèbre réplique de *Huis Clos*. Le tragique de la condition humaine. Cette pièce de théâtre cherche à nous décrire le tragique de la condition humaine.

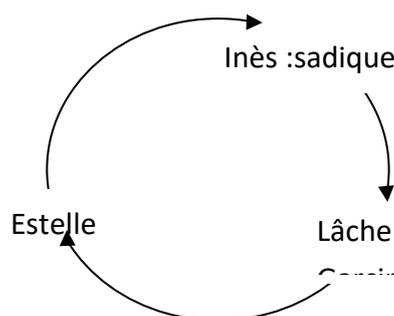
Caractéristique de cette tragédie :

Vivre le même drame, celui d'être réfugié dans l'en –soi, afin de ne pas assumer pour – soi.

1/ **Le cas de Garcin** : il préfère assumer le rôle d'objet d'Inès plutôt d'assumer sa responsabilité de lâche (son pour –soi véritable).

2/ **Le cas d'Estelle** : son comportement est le même vivante ou morte, elle préfère assumer le rôle de chose (submergeait par les apparences d'être superficielle que d'assumer la responsabilité de faire des choix et même de ses de ses propres actes (elle refuse par exemple qu'on l'appelle morte, elle ne comprend même pas pourquoi elle est dans l'enfer).

3/ **Le cas d'Inès** : elle se donne l'apparence d'assumer ses actes passés, elle avoue qu'elle est un monstre. Mais son apparence passé ne l'aide pas à éviter les mêmes erreurs, elle reproduit indéfiniment le même schéma. C'est pour cela qu'elle est esclave d'elle-même et sa vision des autres.



1/ L'existence pour - autrui : chacun des personnages veut exister dans le regard de l'autre (image qui lui servirait à s'oublier et affirme en cela sa **mauvaise foi**).

Huis clos : les personnages (un homme de lettres, une femme du monde et une homosexuelle) sont en enfer, lequel est en fait un salon dans lequel ils devront cohabiter pour l'éternité.

Leur présence mutuelle deviendra vite insupportable, au fur et à mesure que chacun d'entre eux dévoilera son passé.

Le fait que l'homme soit entièrement libre ne veut pas dire que nos actes n'ont aucune importance. Pour chacun de nos actes, nous portons la responsabilité de l'humanité entière, car chacun des choix que nous faisons librement vise une image de l'Homme tel que nous estimons qu'il devrait être. C'est pourquoi le seul moyen pour l'Homme de se réaliser pleinement est de s'engager vers un projet supérieur à lui-même.

Les actes libres que l'on assume permettent de sortir de l'aliénation à laquelle le regard de l'autre nous condamne. C'est pourquoi Sartre a appliqué ses actes à sa pensée, en s'engageant pour de nombreuses causes politiques et sociales. La vie de Sartre témoigne donc de la valeur qu'il portait à ses idées.

Envers **les autres, envers moi, envers le monde**, je suis toujours de mauvaise foi : derrière un masque d'honnêteté, derrière des longs discours sur ma bonne volonté, ou simplement derrière des mensonges de mémoires ou de faits, ce que je vise toujours est de me donner bonne conscience. Cette réaction, présente chez tous les personnages de *Huis clos*, est également un élément-clé pour comprendre les œuvres de Sartre, car elle est la cause de l'emprisonnement de l'homme par lui-même. En faisant preuve de mauvaise foi, l'homme se masque sa propre liberté dont il a peur (sujet sur lequel nous reviendrons plus tard sur le thème des « lâches »), mais surtout il se ment à lui-même sur ce qu'il est. C'est une excuse, ou plutôt un ensemble d'excuses, pour quitter le « pour-soi » et se réfugier dans l'« en-soi ».

A la mauvaise foi, Sartre oppose l'authenticité, qui vise à ce que l'homme soit conforme à son être ; cela implique donc de rejeter toute forme de mauvaise foi. Mais comme la nature de l'être est de ne jamais coïncider avec elle-même, l'authenticité cherche à « *refuser la quête de l'être, parce que je ne suis jamais rien* ». La mauvaise foi n'est donc finalement qu'une entrave de plus à la liberté.

Les « lâches » et le Certains thèmes sartriens se retrouvent sous différentes formes dans ses œuvres : Garcin et Estelle, par exemple, présentent des traits caractéristiques du lâche tel qu'il est défini dans l'Existentialisme est un humanisme :

« Les uns qui se cacheront, par l'esprit de sérieux ou par des excuses déterministes, leur liberté totale, je les appellerai lâches ; les autres qui essaieront de montrer que leur existence était nécessaire, alors qu'elle est la contingence même de l'apparition de l'homme sur la Terre, je les appellerai des salauds. »

Garcin correspond complètement à la description du « lâche » sartrien : le pacifiste préférant fuir devant la guerre plutôt que rester et affirmer ses convictions, et qui ensuite, dans la mort, essaie de faire passer son geste pour un acte héroïque. Ce personnage trahit une absence de liberté ; ou plutôt, il a abandonné sa liberté lorsqu'il s'est plié à la nécessité de fuir, alors qu'il aurait pu rester et affirmer les convictions qu'il avait choisies librement. De même, Estelle, qui est constamment en train de fuir la réalité et qui justifie son mariage par la nécessité ou son adultère par la fatalité, fait aussi preuve de lâcheté car elle n'assume pas sa propre liberté ; elle la délimite plutôt en y posant des frontières. Inès, en revanche, assume complètement son passé, ses crimes et ses défauts : *« Je suis sèche. Je ne peux ni recevoir ni donner ; comment voulez vous que je vous aide ? »*

Estelle a besoin des hommes pour montrer sa mauvaise foi, car elle trouve dans l'amour un subterfuge à l'absurdité de l'existence. Dans l'amour, elle se sent appartenir à l'autre, de même que l'autre lui appartient : elle a besoin d'être aimée pour être « objectivée » par l'autre. Aimer donne un sens à son existence. C'est pour cela qu'elle cherche l'amour de Garcin dès qu'elle voit que son ancien mari l'a oubliée. L'auteur nous montre bien l'importance de ce jugement moral dans la philosophie de Sartre. L'incommunicabilité est également une autre particularité de *Huis clos*,

en revanche, dans la pièce, la communication impossible est omniprésente et se manifeste par un véritable bâillonnement des consciences chez des personnages qui n'assument pas leur être et leurs actes. Par exemple, Garcin se ment à lui-même ainsi qu'aux autres en essayant de les convaincre qu'il n'est pas un lâche.

C'est l'exemple même de la mauvaise foi. De l'autre côté, Estelle, qui l'approuve entièrement tant qu'il veut bien d'elle, jette également un voile sur sa

propre conscience. Il en résulte donc que ces consciences déformées ne peuvent pas communiquer librement.

La philosophie de Sartre est donc basée sur la subjectivité de l'homme, l'idée qu'il n'existe pas de nature humaine, et que par conséquent l'homme se construit lui-même à travers sa vie et ses choix (soyons ici sensible à la beauté du texte : « L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. »). En outre, l'existence est gratuite, elle n'a ni but ni raison d'être. Sur ce point, de nombreuses

critiques ont été adressées à Sartre, l'accusant de se fixer sur la solitude et la laideur de

l'existence humaine. L'auteur rétorquait d'une part que la cause de ces critiques était la peur face à la possibilité de choix que cette doctrine laisse à l'homme, d'autre part que cette doctrine ne doit en aucune façon mener à la solitude ou à l'absence de morale. La morale, selon Sartre, doit se construire individuellement pour chaque individu, car l'homme est pleinement responsable de ses choix :

« Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire aussi qu'en se choisissant il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons jamais choisir le mal ; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien ».